

— Des dames ! ajouta l'autre, et il passa rapidement une main dans les boucles de ses cheveux, dans le nœud de sa cravate, puis secoua avec son mouchoir la poussière qui couvrait ses escarpins vernis. Son camarade l'imita entièrement.

— Gageons qu'ils vont mettre des gants, murmura Lazare, qui ne s'était point détourné du côté où ses voisins venaient de signaler l'arrivée des dames ; puis tout à coup il releva la tête en s'entendant appeler. En haut du ravin, qu'elles commençaient à descendre, il aperçut deux femmes qu'il ne reconnut pas d'abord, car leur visage était caché par leur ombrelle ; mais devant elles, et paraissant les guider, marchait un petit personnage qui faisait des signaux et continuait à crier : — Monsieur Lazare, c'est nous, c'est moi.

— Parblen ! fit Lazare quand Zéphyr fut à sa portée, tu fais bien de le dire, je ne m'en serais pas douté.

En effet, Zéphyr était devenu méconnaissable, et voici pourquoi. Envoyé le matin en commission à Fontainebleau, il avait mis à exécution une idée qui depuis la veille au soir lui trottait dans la cervelle. Rentré en possession des quatre-vingts francs que le bonhomme Protat lui avait restitués quand la source en avait été expliquée, Zéphyr avait employé cet argent à l'achat d'un habillement de *monsieur*. Ses mauvais habits d'apprenti sabotier lui avaient paru incompatibles avec sa profession future. Traité, la veille au soir, favorablement par Adeline, il avait songé qu'elle prendrait encore mieux garde à lui, s'il apportait dans le soin de sa personne une recherche à laquelle il n'avait jamais songé jusque-là. Vidant sur le comptoir d'une friperie de Fontainebleau ses économies entières, il s'était équipé, de pied en cap, d'un costume citadin qui lui allait tant bien que mal — plutôt mal que bien. — Il avait même acheté des gants ; mais n'ayant jamais pu parvenir à y faire entrer ses mains, et ne voulant point, d'un autre côté, que ce détail de toilette fut perdu, il avait passé ses gants dans le cordon de son chapeau. Il était certainement embarrassé de cette élégance improvisée, mais il aurait pu paraître encore plus ridicule. Enfin, les gens qui ne le connaissaient pas ne se seraient point retournés pour le voir. Il avait même éprouvé un certain dépit de cette indifférence en traversant les rues de Fontainebleau ; mais la curiosité et l'admiration qu'il excita sur

son passage en revenant à Montigny l'eurent bientôt consolé. On l'arrêtait à chaque porte.

— Est-ce que c'est le père Protat qui t'habille comme ça, pour faire des sabots ? lui demandait-on.

— C'est moi tout seul, avec mon argent, répondit Zéphyr en relevant négligemment le bas de son pantalon pour que l'on pût apercevoir la tige rouge de sa botte vernie.

— Et où prends-tu de l'argent ? continuaient les curieux.

— Ah ! voilà le secret. — Et il ajoutait en clignant les yeux : — Il y a bien du nouveau depuis deux jours !

Chacune de ses réponses était longuement commentée. La malignité publique, qui avait mis la maison Protat sous la surveillance d'une police habilement déguisée, tirait une induction de tous les faits qui arrivaient à sa connaissance. Zéphyr, ayant été rencontré par M. Julien, avait été soumis à un véritable interrogatoire. Il avait, entre autres choses, déclaré au clerc qu'il allait partir pour Paris avec son *ami* M. Lazare. L'entrée de Zéphyr dans la maison du sabotier fut un coup de théâtre véritable : la Madelon l'avait appelé *monsieur*, Cécile avait ri comme une folle, Adeline avait seulement souri. Les beaux habits de Zéphyr semblaient au reste arriver à propos. Adeline elle-même, pour complaire à une fantaisie de son amie, avait repris les vêtements qu'elle portait jadis dans la maison de Bellerie, et, du brodequin au chapeau, dans son gentil équipage de demoiselle châtelaine, défiait l'examen d'une critique féminine. Le retour de Zéphyr arrivait à point pour mettre fin à l'incertitude des deux jeunes femmes. Adeline, sachant que Cécile ne connaissait point les parties de la forêt qui avoisinaient Montigny, lui avait proposé de lui servir de guide. Cécile n'avait pas eu l'air de comprendre le véritable motif de cette insinuation. Ce qui les embarrassait, c'était de sortir seules.

— Qui sait ? avait dit Cécile, nous rencontrons peut-être M. Lazare ; il nous accompagnera pour revenir.

— Oui, ajouta Adeline en rougissant, mais pour aller ?... Et puis, nous ne savons où trouver M. Lazare.

— Je sais bien où il est, moi, intervint Zéphyr. Il a chargé Madelon de m'envoyer à la mare.

— Si vous allez si loin, dit à son tour la servante, il faut louer des ânes ; vous pourrez faire

un bon tour sans vous fatiguer, et Zéphyr vous conduira.

La proposition agréa à tout le monde, et particulièrement à l'apprenti, qui se voyait, pour le retour, débarrassé des ustensiles du peintre. On s'était mis en route pour la promenade que la fille du sabotier avait dirigée tout droit au véritable but qui la lui avait fait désirer. C'est ainsi que ces trois personnes étaient arrivées à la mare, où Zéphyr avait attaché à un arbre les rustiques montures qu'on ne pouvait aventurer dans les ravins de la *Gorge-au-Loup*.

En reconnaissant Adeline et son amie, Lazare s'était levé, accueillant les deux jeunes femmes avec une politesse également cérémonieuse. — Quant à ses voisins, ils avaient sur-le-champ offert leur siège de campagne pour que les deux dames pussent s'asseoir, et ils épuaient le vocabulaire des salutations. Les confrères de Lazare semblèrent dès lors avoir pour lui une apparence de considération restée jusque-là anonyme, et l'un d'eux lui fit tout haut le plus vif éloge à propos de son étude. De ces louanges Lazare se souciait peu ; mais comme son confrère le lui adressait en parlant à Adeline et entrecoupait chaque phrase d'une respectueuse inclination, il éprouvait du plaisir à voir la fille du sabotier prise pour une demoiselle du monde par des gens du monde. Quant à Zéphyr, les artistes gentilshommes ne s'étaient point mépris et avaient échangé un sourire, ils avaient même essayé une plaisanterie qui fut entendue par Lazare. Il en prit habilement texte pour présenter l'apprenti comme un confrère. En deux mots, il leur raconta son histoire. — C'est un garçon naïf, leur dit-il, que l'art est venu trouver dans la solitude ; il n'a de science aucune et de maître aucun : il est devenu sculpteur comme Giotto devint peintre, et c'est moi que le hasard a fait son Cimabué.

Cette apologie de l'apprenti avait été faite au milieu d'un groupe formé par tous les artistes dispersés dans les environs, qui s'étaient rapprochés des deux voisins de Lazare, leurs amis, afin d'avoir une occasion de se rapprocher aussi des dames. Parmi les nouveau-venus, il s'en trouvait deux ou trois qui avaient acheté à Fontainebleau des ouvrages de l'artiste rustique. Ils en chérèrent encore sur ce que Lazare venait de dire à propos de son talent. Ils invitèrent Zéphyr à venir les voir quand il serait à Paris. Ils le présenteraient dans les salons et le mettraient en rapport avec la société, dont l'influence abré-

ge les lenteurs qui retiennent souvent le mérite dans l'obscurité. Leurs cartes, qu'ils remirent à Zéphyr, étaient titrées pour la plupart.

— Remercie ces messieurs de leurs bonnes intentions, dit Lazare à Zéphyr, devenu cramoisi d'orgueil en voyant que des marquis et des vicomtes lui offraient leur amitié ; mais quand tu seras à Paris, souviens-toi de ceci, c'est que dans les arts il y a deux choses qui, mal employées, sont plus nuisibles que salutaires : c'est trop de chance et trop de louanges.

— Ah ! monsieur, s'écria un des jeunes gens avec un accent de doute, nous essaierons de le faire connaître.

— Pas trop tôt, continua Lazare ; ce serait une imprudence. Je veux mettre ce jeune garçon en garde contre les précoces séductions de la vogue, — une maladie du talent qui menace tous les débutans. S'il a de la patience et de la volonté, il pourra faire venir à lui comme on vient à un artiste, sans aller aux autres comme une curiosité ; mais sera-t-il patient ?

— J'en doute, murmura Cécile à l'oreille de Lazare ; voyez comme il se gonfle.

— Et voyez comme Adeline le regarde, ajouta Lazare avec dépit.

— C'est bien naturel, repliqua la jeune femme ; elle est fière de son fiancé en attendant qu'elle soit glorieuse de son mari. Ils seront bien ensemble alors, aussi orgueilleux l'un que l'autre.

En écoutant tout ce qui venait d'être dit à propos de Zéphyr, et en voyant cinq ou six jeunes gens confirmer ce qu'elle avait déjà entendu dire du talent de l'apprenti, Adeline en effet le regardait avec des yeux étonnés, et ne dissimulait pas la joie que lui faisait éprouver le soudain changement de fortune de celui à qui elle portait l'intérêt d'une bonne sœur.

— Venez donc nous montrer la *Gorge-au-Loup* dans tous ses détails, dit Cécile à Lazare, dont elle prit le bras avant même qu'il eût osé le lui offrir. Et elle se mit à marcher devant, tandis qu'Adeline, avertie par un regard de son amie, prenait de son côté le bras de Zéphyr.

Dans cette promenade, où ils suivaient, à travers ronces et broussailles, les sinueux détours du chemin dit de *l'Amateur*, tracé de façon à mettre tour à tour le promeneur devant tous les aspects du paysage, Lazare avait continué à donner à sa compagne des preuves visibles d'un dépit qui perçait dans tous ses propos. A chaque instant il se retournait pour regarder derrière lui Adeline, qui semblait engagée avec Zéphyr

dans un entretien dont l'apparence pouvait faire supposer à ceux qui les observaient une intimité de langage qui n'existait pas entre eux ; car Zéphyr ne comprenait pas un mot aux propos interrompus que lui tenait la jeune fille, en réalité fort préoccupée du couple qui marchait devant elle. Lazare, croyant que la fille du sabotier causait très sérieusement avec Zéphyr, s'était mis lui-même à causer de très près avec sa compagne. Devinant sans doute le motif qui portait Lazare, jusque-là si réservé avec elle, à agir ainsi, Cécile donnait assez franchement la réplique à un marivaudage qui l'amusait. — L'artiste, en dix minutes de promenade, fit avec elle plus de frais de galanterie qu'il n'en avait dépensé avec aucune femme depuis qu'il était au monde. Il la soutenait pour franchir les crevasses du sol ; il se portait au-devant d'elle, courbant les branches qui faisaient obstacle à son passage ; il l'avait débarrassée de son ombrelle, de son châle et de son chapeau, qu'il portait avec une maladresse incroyable, et, tout en cheminant, les petits mots et les petites mines allaient de part et d'autre de telle sorte que Lazare se disait en lui-même : — Voilà une petite dame qui est bien légère ! — Tout ce manège n'échappait point à Adeline, qui était de la part de Zéphyr l'objet de soins absolument pareils à ceux que l'artiste semblait avoir pour sa compagne ; car l'apprenti copiait servilement Lazare dans ses moindres mouvements, il écartait machinalement des branches qui n'existaient pas, et forçait la jeune fille à lui donner la main pour franchir des crevasses absentes. Tout à coup Lazare se retourna et aperçut Zéphyr qui prenait Adeline par la taille : elle avait glissé sur un amas d'aiguilles de pin, et l'apprenti l'avait retenue.

— Zéphyr, lui cria Lazare, descends un peu là-bas ranger mes affaires, et file à Montigny ; nous te rattraperons.

— Mais, répondit l'apprenti, je n'ai pas besoin de me charger, puisqu'il y a des ânes qui nous attendent.

— Alors, répliqua l'artiste, va charger les ânes et mène-les au dormoir, où nous te rejoindrons.

Zéphyr descendit dans la gorge, visiblement contrarié. Quant à Lazare, il feignit de ne plus songer à Adeline restée toute seule, et sans l'attendre, continua sa route avec Cécile, un peu embarrassée des assiduités de son compagnon.

Le même accident qui venait d'arriver à Ade-

line se renouvela pour Cécile. Elle rencontra les aiguilles de pin qui rendent les chutes si fréquentes dans ces chemins, et elle s'inclina déjà pour tomber, lorsque Lazare, qui cette fois imita Zéphyr, l'entoura vivement de son bras, et, dans le mouvement qu'il fit pour lui rendre l'équilibre, la serra contre lui peut-être un peu plus qu'il n'était nécessaire. Cécile rougit, Lazare allait peut-être en faire autant, quand arriva au même instant Adeline toute pâle, elle, et si tremblante qu'elle s'appuya un moment contre un rocher.

— Vous me laissez seule, dit-elle en adressant aux deux jeunes gens un sourire qui était tout un reproche.

— Je pensais que vous aviez accompagné Zéphyr dans la gorge, répondit Lazare froidement.

— Vous ne me l'aviez pas dit, murmura doucement Adeline.

Lazare fut ému ; il quitta le bras de Cécile, qui le remercia par un signe de tête, en même temps que Lazare lui demandait du regard pardon du rôle qu'il avait exigé de sa complaisance. Ce muet et rapide échange de pensées fut coupé par un cri terrible que venait de pousser Adeline. Voici ce qui était arrivé : distraite par d'autres idées, la fille du sabotier venait seulement de s'apercevoir que Lazare n'avait pas tenu la promesse qu'il lui avait faite en partant pour la forêt. En effet, quoi qu'il eût débouclé son sac pour se mettre au travail, il n'avait point pensé à mettre ses grandes guêtres. Dans la même seconde où elle constatait cet oubli, Adeline aperçut sur le grès du sentier, à deux pas de Lazare et dans la direction qu'elle suivait, quelque chose de noir qui se mouvait en rampant.

— Ah ! Lazare, retirez-vous, vite... une vipère !

Lazare, effrayé par ce cri et ne sachant dans quel sens venait le reptile, se porta au contraire en avant ; mais au même instant Adeline, plus prompte que lui, mettait son pied sur l'animal avant qu'il eût pu y poser le sien. Soudain Cécile la vit pâlir et mettre la main sur sa poitrine comme pour contenir un cri de douleur. C'était sur la queue de la bête qu'elle avait marché, et celle-ci, ayant redressé sa tête, avait roulé la partie supérieure de son corps autour de la jambe de la jeune fille, qui s'était sentie légèrement piquée. Un double cri de terreur sortit en même temps de la bouche de Cécile et de Lazare. Celui-ci, s'étant rapidement baissé, avait pris le reptile par le milieu du corps, et, avant qu'il eût pu être piqué à son tour, lui avait bri-

sé la tête entre sa botte et la terre.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que faire ? Pauvre enfant ! s'écriait Cécile en regardant Adeline que l'effroi rendait immobile.

— Ne perdons ni la tête ni le temps, dit Lazare, qui était calme, mais pâle comme sa chemise ; puis, tirant de sa poche un couteau de campagne qui renfermait une petite paire de ciseaux, il les donna à Cécile, qui faisait respirer des sels à son amie.

— Laissez-la évanouie, continua l'artiste ; cela vaut mieux pour l'opération que je vais faire. Prenez mes ciseaux et coupez son bas. Moi, je vais examiner l'animal. Je ne sais si c'est réellement une vipère ou une couleuvre, disait l'artiste, en baissant la tête.

— Mais Adeline est piquée ! voyez... dit Cécile en montrant sur la jambe de son amie un petit point rouge d'où sortait une goutte de sang.

— Aussi vais-je prendre des précautions, reprit Lazare en tirant de sa poche un petit flacon. Il le remit à Cécile. — Quand je vous dirai : versez, vous répandrez cela sur la blessure que je vais faire. C'est de l'alcali. Nous en avons toujours sur nous pour aller dans la forêt, et vous voyez que c'est utile.

Et Lazare s'agenouillant auprès d'Adeline, lui maintint la jambe d'une main, tandis que de l'autre il ouvrait le bistouri contenu dans son couteau.

— Vous hésitez, fit Cécile agenouillée auprès de lui, le flacon à la main.

— Oui, j'hésite à la faire souffrir.

Mais tout à coup une contraction troubla la figure d'Adeline, jusque-là demeurée immobile, et Lazare crut remarquer que sa pâleur augmentait.

— Ah ! s'écria-t-il, le poison !...

Et en deux coups de bistouri il ouvrit une légère incision cruciale sur la jambe de la jeune fille. En même temps que le sang s'échappait, Cécile laissait tomber l'alcali que Lazare faisait pénétrer dans la blessure. Le froid de l'acier et la douleur que lui avait causée l'incision rendirent à Adeline l'usage de ses sens.

— Tu es sauvée ! lui dit Cécile.

Adeline, revenue entièrement au sentiment de sa situation, jeta son premier regard sur l'artiste, occupé à lui bander la jambe avec son mouchoir.

Comme tout ceci s'était passé en moins de

trois minutes, le vacher qui était encore au dormoir, ayant entendu des cris, était accouru.

L'artiste l'instruisit de l'événement. Le vacher approuva les précautions et ajouta : — Seulement, faut vite emmener cette demoiselle et la cautériser au fer rouge ; mais, continua-t-il, vous avez tué la vipère, faites-m'en cadeau ; je dirai à l'adjoint que c'est moi qui l'ai détruite, il me nnera cinq sous.

Lazare lui indiqua l'aspic qu'il avait écrasé.

— Ah ! bien oui, mais il y a un malheur, fit le vacher en examinant l'animal, c'est que ce n'est pas une vipère.

— C'est une couleuvre ! s'écria joyeusement Lazare.

— Si s'était encore une couleuvre, ça vaudrait deux sous, dit le vacher en secouant la tête.

— Qu'est-ce donc ? demanda Cécile.

— C'est un lanveau ; ça ne vaut rien, ces bêtes-là.

— C'est donc venimeux.

— Hélas ! non, monsieur, aussi la mairie ne paie point pour qu'on les détruise.

Un sourire de joie courut en même temps sur les lèvres d'Adeline, de Lazare et de Cécile.

— Comment donc que vous n'avez pas vu que c'était une bête innocente ? continua le vacher, qui retournait l'animal au bout de son bâton.

— Mais mademoiselle a été piquée, et nous avons eu peur.

— C'est pourtant bien facile à reconnaître, ces animaux-là et quoique la tête de celui-ci soit broyée, on voit bien qu'il n'a pas d'yeux. — Et il jeta le reptile dans un buisson.

— Quelle peur vous m'avez faite, mignonne ! dit Lazare à voix basse en se rapprochant d'Adeline.

— Vous me disiez que vous pensiez à moi, répondit de même la jeune fille. Vous voyez bien que non : si vous y aviez pensé, vous auriez mis vos guêtres, et si vous les aviez eues, je n'aurais pas eu peur, et si je n'avais pas eu peur, je n'aurais pas crié en voyant l'aspic.

— Mais puisque vous l'aviez aperçu, pourquoi avez-vous marché dessus ?

— Tiens ! répondit Adeline, vous alliez y mettre le pied.

En entendant ce mot dit d'une manière si simple et qui révélait tant de dévouement et d'amour, Lazare tomba aux genoux d'Adeline, et, les voyant ainsi, Cécile se détourna comme pour observer l'effet du soleil couchant.

Un quart d'heure après, la caravane était en route. Zéphyr avait voulu reprendre ses fonctions de cavalier servant auprès d'Adeline; mais il trouva la place prise : Lazare menait par la bride l'âne qui portait la fille du sabotier et le dirigeait dans sa marche. L'apprenti se consola par l'abandon que Cécile lui fit de sa seconde monture, sur laquelle il fit à Montigny une nouvelle entrée triomphale. Ce retour en commun, avec le pensionnaire du bonhomme Protat, excita encore de nouveaux murmures parmi tous les habitants, qui prenaient le frais sur leur porte.

V.

LE CHARIVARI.

Comme les promeneurs entraient dans la maison du sabotier, Madelon s'avança au-devant d'eux. La vieille servante paraissait tout affligée.

— Tu ne sais pas, Madelon, lui dit Adeline, j'ai cru que j'avais été piquée par une vipère dans la forêt. — Et elle lui fit le récit de l'aventure.

— Oh! ma pauvre fille, dit la Madelon, tu ne t'es trompée que dans le nombre : ce n'est pas une vipère qui t'a mordue, c'est vingt, c'est cent. — Et elle entraîna dans sa chambre sa jeune maîtresse, tout effrayée de ces étranges paroles.

Au moment où Lazare, qui entra le dernier, pénétrait dans la salle à manger, il aperçut Protat qui se tenait appuyé sur la table, le front dans ses mains. Quand il releva la tête, ayant reconnu le pas de son pensionnaire, celui-ci s'aperçut que le visage du sabotier était baigné de larmes et qu'il semblait vieilli d'une année.

— Qu'y a-t-il, père Protat? s'écria Lazare, vraiment inquiet.

— Il y a, s'écria la Madelon, qui venait d'entrer soudainement, qu'on dit dans le pays... que vous êtes...

— Mais quoi donc encore? s'écria Lazare impatienté.

— L'amant de ma pauvre fille! dit le bonhomme Protat.

Après le premier mouvement de surprise indignée que lui causa cette révélation, Lazare demanda des explications. Résumant dans sa pensée sa conduite antérieure avec Adeline, de-

puis qu'il connaissait cette jeune fille, il ne pouvait y trouver aucun fait dont la malveillance la plus audacieuse pût s'armer.

— C'est impossible, s'écria-t-il, on n'a point dit cela, ce n'est point cela qu'on a voulu dire! Vous vous alarmez trop vite, c'est un malentendu, un propos isolé d'une jalousie anonyme excité par un bout de ruban de plus ou un bout de dentelle. Vos gens de village sont envieux; un coup de langue est vite donné. Ce n'est pas plus dangereux que la piqure du *lanveau* qui qui nous a tant alarmés dans la forêt, et dont il ne reste plus de trace maintenant.

Mais, en écoutant le récit de l'accident arrivé à sa fille, Protat, qui avait laissé paraître une certaine émotion, répondit avec un accent dont la conviction effraya Lazare :

— Mieux vaudrait peut-être que le *lanveau* eût été une véritable vipère.

— Oh! murmura la Madelon, que cette réponse avait fait frissonner, pensez-vous qu'il souffre le pauvre homme, pour dire des choses pareilles! Et, s'il l'a dit, c'est qu'il les pense, allez!

— Eh quoi! monsieur Protat, s'écria Lazare, véritablement épouvanté par ce vœu, mais votre fille serait morte à l'heure qu'il est!

L'attitude, le regard et le silence du père d'Adeline semblèrent confirmer que ce terrible souhait était bien l'expression de sa pensée.

— Mais, reprit Lazare, on pourra découvrir celui ou celle qui ont répandu cette abominable calomnie; on les démasquera, l'innocence de votre fille sera reconnue, proclamée.

— Malheureusement, ce n'est ni à un ni à une que nous avons affaire, c'est à tous, interrompit la servante.

Madelon raconta à Lazare comment elle avait appris les propos qui couraient sur le compte de sa jeune maîtresse. C'était au *lavoir*, pendant qu'Adeline et Cécile étaient en promenade. Les mêmes discours qui s'étaient tenus la veille dans le cabaret de la *Maison-Blanche* avaient trouvé un écho dans les comères qui venaient battre le linge, et toutes ces perfides insinuations s'étaient encore envenimées en passant dans la bouche des femmes. Madelon avait voulu défendre son maître, et surtout sa jeune maîtresse. Elle avait rappelé sa vie isolée, on lui avait répondu : orgueil; elle avait rappelée sa piété, on lui avait répondu : hypocrisie; elle avait cité son amour pour son père, on lui avait répondu : mensonge; et

plus elle avait essayé de protester contre ces accusations, plus elles étaient devenues irritées et menaçantes. C'est alors qu'elle était rentrée pour avertir Protat de ce qui se passait dans le village. — *Ça sent mauvais* pour nous dans l'air, ajouta Madelon en achevant son récit. Avec ça que j'ai vu trois pies se poser sur la cheminée de la maison!

— Superstition! dit Lazare.

La servante secoua la tête. — Si un danger menaçait ma maîtresse, qui donc pourrait la défendre, continua-t-elle, maintenant que son père est abîmé par le chagrin et qu'on ne peut rien tirer de lui, sinon des larmes?

— Et moi, s'écria Lazare, ne suis-je pas là?

— Vous, monsieur Lazare, dit Protat en se levant, il faut que vous quittiez le pays, et tout de suite! ajouta le sabotier avec colère.

Puis, voyant le mouvement qui était échappé à l'artiste, il ajouta d'une voix suppliante :

— Pardonnez-moi, je n'ai rien à vous dire. Ce n'est pas votre faute, tout ce qui arrive. Vous êtes venu dans notre pays pour faire votre état. Pourvu que vous trouviez des arbres et des rochers, vous ne pensez pas à autre chose. Eh bien! alors, ça ne vous fait rien, n'est-ce pas? d'aller d'un autre côté — à Chantilly ou à Barbizon. — Les arbres sont bien plus beaux par là que chez nous. Il y a là le *Bas-Bréau*. Si vous n'y allez pas cet été, vous ne le trouverez plus debout l'an prochain. Vous vous logerez chez le père Grapin, tous ces messieurs y vont. Vous rencontrerez des amis. Ce sera bien plus amusant que Montigny. Et puis, le vin est meilleur chez le père Grapin, c'est du bourgogne; moi je ne vous donne que du gâtinais... mauvaise récolte... et la pension est moins chère que chez moi.

Lazare se sentait profondément ému en voyant ce pauvre homme qui, au milieu de sa douleur, cherchait encore des subterfuges pour l'éloigner. Il apprécia ses précautions, mais il en fut blessé. Protat le traitait comme un étranger qu'un hôte éloigne de sa maison, menacée d'un désastre domestique.

— Mais, s'écria-t-il, vous croyez donc que je partirais tranquillement? Vous pensez donc que tout ce que j'entends ne me révolte pas autant que vous? Vous ne jugez donc pas que je puisse vous être utile?

— Utile! fit le sabotier avec amertume.

— Oui, reprit Lazare, de cette accusation, la moitié pèse sur moi : j'ai à me défendre.

— Oh! dit Protat, les jeunes gens n'ont ja-

mais à souffrir de ces choses-là. Quand le mal est fait, ils n'ont qu'à en rire, s'ils sont méchants... ou à plaindre celle qui reste victime, quand ils sont honnêtes comme vous.

— Railler ou plaindre, c'est là tout ce que vous voyez à faire! dit Lazare.

Protat n'entra point dans le courant d'idées que cette réponse semblait lui ouvrir, et de nouveau il supplia Lazare de quitter Montigny. Sa parole même était bien une prière; mais l'accent impératif qui l'accompagnait en faisait pour ainsi dire un ordre. Lazare demeura un moment irrésolu, vit Madelon qui levait les bras, et le père d'Adeline qui, retombé dans son immobilité désolée, semblait exprimer, ainsi qu'il avait dit, son dernier mot. L'artiste se retira brusquement.

Comme il regagnait la *Maison-Blanche* en suivant le cours du Loing, il rencontra devant le presbytère le curé de Montigny, qui fermait la porte de son jardin. Lazare avait eu souvent occasion de voir le prêtre dans la maison de son hôte. En passant auprès du cèdre, l'artiste le salua; mais il remarqua que l'abbé lui rendait son salut avec la stricte mesure de la civilité. Cette raideur n'était point dans les habitudes de l'abbé, qui ne refusait pas un bout de conversation; mais, comme s'il eût paru se repentir de sa réserve, le prêtre fit un mouvement pour se rapprocher de l'artiste. Lazare sembla deviner sa pensée et marcha au-devant de lui.

— Monsieur l'abbé, lui dit-il respectueusement j'ai à vous parler.

— Et moi aussi, monsieur, répondit le prêtre comme un écho.

Puis, rouvrant la porte de son jardin, il fit entrer Lazare derrière lui. Sans préambule, l'artiste raconta tout ce qui se passait dans la maison du bord de l'eau.

— Je le savais, répondit le prêtre. Tantôt, de mon jardin qui donne sur la rivière, j'ai entendu la conversation du lavoir.

Aux premiers mots de justification qu'il avait tentés, le prêtre avait arrêté Lazare.

— Je n'ai pas à vous juger, ni vous, ni cette enfant qui pleure sans doute, que j'allais consoler quand vous m'avez rencontré, et que j'absoudrais d'avance au tribunal de la pénitence. Votre présence dans cette maison y a répandu le deuil; mais vous êtes étranger au mal que vous avez causé : ceux qui en souffrent n'ont aucun reproche à vous faire, et vous-même ne pouvez que les plaindre.

Cette répétition des paroles du père d'Adeline qu'il retrouva dans la bouche de l'abbé frappa Lazare.

— Quoi ! se dit-il, j'ai interrogé le cœur d'un père, j'ai interrogé le cœur d'un prêtre, et l'un dans sa douleur, l'autre dans sa charité, ne trouvent à me conseiller que la plainte, ce vœu stérile de l'égoïsme ! Derrière moi, je laisse une enfant perdue à cause de l'amour qu'elle a pour moi. Tous les deux connaissent cet amour. Protat l'a deviné, j'en suis sûr ; le curé en est instruit comme confesseur, je le sens, et tous les deux me disent : Partez ! — Mais monsieur, s'écria Lazare, partir ! faire oublier ! cela est tôt dit ; oublierai-je moi-même cette pauvre fille calomniée, menacée par un péril que je sens instinctivement se mouvoir autour d'elle ? Dois-je abandonner Adeline, dont le nom passe à cette heure d'une bouche à l'autre, attaché à une injure, quand c'est à cause de moi que ce danger la menace ? Est-ce mon rôle de fuir comme si j'étais coupable ? Mon innocence devient-elle une raison de lâcheté ? Je vous le demande à vous, parole de Dieu ! voix d'honnête homme !

— Votre présence l'accuserait davantage, et vous n'avez aucun droit pour protéger cette jeune fille, répondit le prêtre, un peu ébranlé et cherchant à lire dans les yeux du jeune homme de quel nom il devait appeler l'émotion à laquelle Lazare était en proie. La réponse de celui-ci lui enleva tous ses doutes.

— J'aime Adeline, monsieur ! s'écria Lazare.

— Vous l'aimez, dit le prêtre, dont le visage refléta une joie contenue, et vous me demandez conseil ! ajouta-t-il en joignant les mains ; mais pour faire taire toutes ces mauvaises rumeurs qui mettent une tache à son nom, vous n'avez qu'un mot à dire à son père, qui vous enverra tous les deux le répéter devant moi, à l'autel de ma pauvre église. — Puis, quand il vit que Lazare devenait silencieux, la physionomie du curé redevint grave. — Vous ne répondez pas ? lui demanda-t-il.

— Il faut d'abord que vous m'écoutez, — fit l'artiste. Et dans un récit rapide, empreint de cette franche vérité qui va au-devant de toutes les questions et de tous les doutes, il raconta sa vie tout entière, ce qu'il avait été, ce qu'il était et souhaitait devenir. Le passé, c'était le courage uni à beaucoup de travail ; le présent c'était le travail encore et l'espérance déjà : l'avenir, c'était le travail toujours et un peu de fortune peut-être. — J'ai vécu la vie des jeunes gens

de mon âge et de ma profession, dit Lazare ; mais depuis dix ans je me suis gardé le cœur vide, comme si j'avais la prévision de cet amour qui le remplit aujourd'hui. J'aime Adeline, et si j'hésite à la demander pour femme, vous le comprenez, c'est que mon avenir est encore loin, qu'aujourd'hui je suis pauvre, et qu'Adeline est riche.

— Eh bien ? demanda naïvement le prêtre.

— Eh bien ! si peu qu'il vaille, en offrant mon nom à la fille de M. Protat et dans les circonstances actuelles, je n'aurais pas l'air de lui donner, mais de lui vendre, et quand on nous verrait arriver au contrat avec sa dot et moi la main vide, Dieu sait ce qu'on dirait.

— Laissez dire en bas, mon enfant, reprit le prêtre ; c'est là haut qu'on écoute. — Et, prenant son chapeau, il se disposa à sortir. — Je vais voir Protat, dit-il ensuite, et d'abord sa fille.

— Dites-lui..., s'écria Lazare, puis il s'arrêta tout à coup.

— Si vous ne le lui avez pas encore dit, répliqua le curé, je lui ferai connaître que vous l'aimez : si étonné qu'il sera de se trouver sur mes lèvres, c'est avec joie que je me charge de ce message, parti d'un cœur honnête pour être redit à une oreille chaste.

Et sortant du jardin où cet entretien avait eu lieu, l'abbé se dirigea vers la maison du sabotier, tandis que Lazare allait l'attendre dans cette même prairie aux foin où la veille il avait fait ce rêve dont le curé allait hâter la réalisation.

Comme Lazare traversait le petit pont suspendu qui joint les deux rives du Loing, il fut arrêté brusquement par un bruit singulier au milieu duquel il distinguait d'étranges sonorités métalliques que dominaient de grossissantes clameurs, déchirées de temps en temps par des sifflets aigus. S'étant approché du lieu où mugissait cet épouvantable concert, l'artiste crut deviner que les exécutants étaient réunis sous les fenêtres de la maison de Protat. Alarmé, et sans rien comprendre à ce qui se passait, Lazare revint sur ses pas. Au fur et à mesure qu'il se rapprochait, le bruit redoublait, et après un vigoureux ensemble de clameurs où les voix et les instruments se réunissaient dans un désaccord prémédité, comme des choristes qui sont restés en retard, des bouches avinées vomissaient une injure solitaire.

C'était l'explosion de la mine préparée la veille par M. Julien à la *Maison-Blanche*. Les

trois paysans dont il avait fait des meneurs en excitant leur convoitise avaient embauché tous les mauvais sujets du pays, et, au nom de la morale, en avaient fait les auxiliaires de leur projet de vengeance.

On donnait un charivari à Adeline. Comme tous les chefs, M. Julien se tenait par derrière.

— Des chaudrons et des cris tant que vous voudrez, disait-il, mais pas de voies de fait, et tenez-vous dans la rue. — Soyons *légaux* !

Mais la bande, irritée par le silence dédaigneux qui régnait dans la maison du sabotier, méconnaissait les ordres prudents de son chef, et déjà les pierres commençaient à voler dans les vitres. Au milieu de ce tumulte, les vitres s'éclairèrent dans la chambre de Protat, et la fenêtre s'ouvrit aussitôt. Les chaudrons recommencèrent leur épouvantable charivari, accompagnant une bordée d'injures. Tout à coup, dans la partie éclairée de la croisée, et comme au centre d'un cadre lumineux, parut le curé de Montigny tenant Adeline entre ses bras, le visage penché sur sa poitrine.

— Ne jetez plus de pierres, dit le prêtre à voix haute ; vous avez failli tuer une mourante.

Les assaillants reculèrent, terrifiés par cette apparition.

— Mon enfant, continua l'abbé en s'adressant à Adeline et en lui désignant la foule, Dieu a commandé l'oubli des injures ; pardonnez à ces malheureux comme moi-même je vous bénis.

Et pendant que la jeune fille se prosternait, comme pour demander grâce à ses ennemis, le curé étendait ses mains sur son front.

Un grand silence s'était fait, et beaucoup de ceux qui s'étaient montrés les plus furieux tombèrent à genoux. Ce fut alors que la fenêtre inférieure s'ouvrit brusquement, donnant passage au sabotier, qui venait de sauter dans la rue. Protat était terrible, et faisait tourner au-dessus de sa tête un merlin dont il s'était armé. Cent cris de terreur accueillirent cette apparition.

— Criez, dit Protat, criez, mais j'en tuerais un, je l'ai dit !

Et au même instant où il empoignait au collet le premier assaillant qui lui était tombé sous la main, il sentit son bras arrêté par un poignet vigoureux.

— Pas avant moi, lui dit une voix.

— Monsieur Lazare, s'écria le sabotier, allez-vous-en ! J'ai un malheur dans la main, il pour-

rait tomber sur vous. Je suis père, il faut que je venge ma fille

— Un mari, dit Lazare, est le premier protecteur de sa femme.

Pendant ce colloque, le paysan que Protat venait de menacer s'était échappé, et la rue était restée vide. En voyant le sabotier paraître, le curé avait deviné son dessein, et était descendu pour empêcher une scène sanglante.

— Monsieur Lazare, dit-il au jeune homme, montez là-haut donner à cette pauvre enfant le courage de son bonheur. — Et vous, Protat, ajouta le prêtre, qui n'avait pas encore eu le temps de révéler au sabotier le but de sa visite, écoutez-moi. — Et il lui raconta tout ce qui s'était passé entre lui et l'artiste dans le jardin du presbytère.

Quatre ou cinq jours après les événements que nous venons de raconter, tous les personnages de ce récit, moins Zéphyr, étaient présents dans la salle à manger. C'était à la fin du repas. Tout à coup parut sur le seuil l'apprenti, que depuis quatre jours on n'avait pas vu. Zéphyr s'était facilement laissé accaparer par les jeunes paysagistes gentilshommes de l'académie de Marlotte. L'un d'eux, qui connaissait le propriétaire du château de Bourron, y avait présenté l'apprenti, venu là chargé de tous les ouvrages qu'il avait montrés à Lazare dans la grotte des Longs-Rochers. Tous ces objets avaient été vendus par lui des prix fous. Retenu comme une curiosité au milieu de l'élégante société parisienne qui habitait alors le château de Bourron, abusé par les éloges qu'il entendait à chaque instant murmurer à ses oreilles, caressé par de jolies dames pour l'oisiveté desquelles il était un amusement, Zéphyr était sorti de cette maison le cœur plein d'orgueil et les poches pleines d'or. Pendant quatre jours, il n'avait pensé ni à Adeline, ni à Lazare, ni à l'amour, ni à la reconnaissance : la vanité l'étouffait. Il ne voulait plus attendre l'artiste pour aller à Paris. Quant à ses leçons, on lui avait dit au château qu'il n'avait pas de leçons à recevoir, mais qu'il pouvait déjà en donner. Zéphyr en avait conclu que sa fortune n'était pas à faire, comme l'artiste le lui avait dit, mais qu'elle était faite.

Tel fut le récit qu'il vint faire aux hôtes de Montigny. En le voyant paraître, Lazare avait éprouvé un mouvement d'embarras ; mais dans ce discours, dans l'attitude de l'apprenti, Lazare avait vu la préface d'un égoïste et d'un ingrat.

— Alors, dit le père Protat à son appreni, nous n'aurons pas l'honneur de t'avoir au mariage d'Adeline?

Et comme l'artiste lui confirmait cette nouvelle, Zéphyr devint très pâle; il ne répondit rien et parut écouter un bruit qui s'avancait dans la rue: c'était la cornemuse du vacher ramenant le troupeau aux étables.

— Est-ce Magister ou Cadet qui revient des herbes? demanda négligemment l'apprenti.

— Tu ne reconnais pas les sons de Magister? C'est lui qui relaie Cadet, dit la Madelon.

L'apprenti s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la rue et regarda un instant en murmurant:

— C'est lui, je le reconnais...

Puis, après une brusque salutation qui étonna tout le monde, il disparut en emportant sous sa redingote un petit châle rouge qu'Adeline avait accroché à l'espagnolette de la croisée. Comme on s'étonnait de la brusque sortie de l'apprenti, des cris se firent entendre sous la croisée.

— Prends donc garde! disait une voix, tu sais qu'il est méchant!

Lazare et Cécile, Adeline et son père coururent à la fenêtre. Au moment où ils y paraissaient, ils aperçurent Zéphyr qui s'avancait au-devant du taureau qui précédait le troupeau, en agitant le petit châle rouge qu'il avait emporté. L'animal, cité dans le pays pour sa méchanceté et excité par la couleur du châle, se rua sur l'apprenti qui roula à quatre pas, l'épaule fracassée par un coup de corne. En tombant, il avait regardé Adeline.

Cet événement, qui excitait de nouveaux commentaires, obligea Lazare à reculer son mariage. Etant venu à Paris pour une affaire, il rencontra un jour Zéphyr dans l'atelier d'un sculpteur de ses amis. Après quelques questions sur son travail, Lazare lui demanda amicalement s'il ne se ressentait plus de sa blessure.

— Guéri de l'épaule, dit laconiquement Zéphyr; mais pas de là, ajouta-t-il en montrant son cœur.

HENRY MURGER.

FIN.

DIEU ET DIABLE

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

NEW-YORK :

CHARLES LASSALLE, EDITEUR,

73 FRANKLIN ST.

1853